

William Barbotin Graveur et Peintre

Avec sa belle tête régulière, sa face brune aux yeux clairs, sa haute taille et sa puissante carrure, William Barbotin évoque à merveille la race cordiale et vigoureuse de nos côtes charentaises. Il 'est né en effet à Ars, dans l'île de Ré, le 25 août 1861, d'une antique famille de marins et il a conservé l'allure tout à la fois crâne et pensif de ses ancêtres. Son père, Joseph Barbotin, s'était acquis dans l'île la réputation d'un rude matelot, et son aïeul maternel, le père Bernard, fit un des premiers tours du monde avec l'Astrolabe et Du mont d'Urville. Les cœurs bien trempés ne manquent pas dans cette double lignée de loups de mer dont plusieurs se distinguèrent autrefois aux sièges de La Rochelle et de Saint-Martin-en-Ré. Et la persistance du type primitif dans leur physionomie prouve bien qu'ils descendent de ces navigateurs fameux qui partirent de Phénicie ou de Mauritanie à des époques indécises, vécurent des siècles de courses incessantes à bord de leurs navires et finirent un jour par se bâtir d'habiles cabanes au pied de nos falaises, fiers bohémiens de la mer enfin réoccupés d'un foyer.

Par la grâce toute puissante de l'art, et aussi par la volonté de son père qui devait à l'embrun pas mal de rhumatismes, William Barbotin est donc le premier « terrien » de sa famille. Mais il a gardé l'âme de la race. Cet amoureux de la ligne a son violon d'Ingres, et le violon pour lui, c'est la chanson infinie de la mer. Jadis il a été au large par les plus gros temps avec son père, il a appris à nager, ..à godailler à barrer, à gréer et à carguer les voiles. Aujourd'hui il fait encore tout cela avec une sûreté de vieux marin. Il en a aussi le coup d'œil et l'expérience, et il est plus fier de cette supériorité que de toutes ses médailles du Salon. Appelez-le: artiste matelot, vous lui ferez le plus grand plaisir. Mettez-le sur le sujet de la pêche, du poisson et des coquillages, vous aurez trouvé peut-être le moyen de le rendre bavard et de le faire parler de lui. Ah ! oui, la mer, c'est la grande passion, le grand enthousiasme de Barbotin, c'est aussi sa plus féconde source d'idéal, et il rêve d'exécuter toute une série de peintures et de gravures sur la vie de ses compatriotes et amis, les pêcheurs « rétas » comme on dit chez nous. Il l'aime tant sa mer qu'il pourrait l'orthographier : ma mère, à l'exemple de Barbey d'Aurévilly. Car elle l'a reçu tout petit dans ses vagues fortifiantes, elle l'a nourri pendant vingt ans de ses seuls produits, elle lui a donné le goût du rêve, de la contemplation et de l'art.

Il ne faudrait pas conclure de là que l'enfance de Barbotin a été paisible et méditative. Ce fut au contraire un franc garnement. Quand son père lui eut dûment signifié qu'il ne serait pas matelot, le mousse manqué se dit qu'il allait du moins s'offrir sans barguigner toutes les voluptés du plancher des vaches. Les voluptés, c'étaient les délicieuses flâneries de l'école buissonnière en compagnie d'autres amateurs, la récolte aussi cavalière qu'inautorisée des pommes de terre et des fèves vertes, les desserts cueillis sans façon aux arbres des jardins environnants, la chasse aux mulots à travers les champs pleins de soleil, d'espace et de liberté. C'était exquis, enivrant, toujours nouveau ... Mais aussi quelle volée, en rentrant à la maison ! La mère de Barbotin, femme de tempérament, calmait ses nerfs toujours en mouvement en tapant à sérieux coups de martinet sur le derrière du petit homme. Puis, émue de sa propre sévérité, elle fondait en larmes, faisait chorus avec les plaintes de William et le « chéti de drôle » recommençait toujours.

Un jour de printemps, tandis que les mamans sont occupées à pêcher la crevette, William qui est alors un grand personnage de sept ans se met en tête d'entreprendre un grand voyage de découverte dans l'île avec deux moucherons de son espèce. La brise souffle doucement, la terre sonne joyeusement sous les sabots, il y a une copieuse provision de pommes de terre et de fèves dans les poches. Voilà les trois explorateurs partis. Après trois heures de marche, les petites jambes commencent à être sérieusement fatiguées. Un premier voyageur abandonne l'expédition, puis William s'arrête à son tour, complètement rendu. Une belle allée de tamaris le mène alors à un joli groupe de maisons blanches. Il s'émerveille: jamais il n'avait soupçonné au monde d'aussi coquettes demeures. Mais bientôt le soir tombe, le pauvre petit coureur d'aventures perd son chemin, se sent le cœur gros et finalement éclate en pleurs désespérés. Heureusement un cantonnier le rencontre et le ramène geignant, traînant la patte et plus mûr que jamais pour la plus vigoureuse des fessées maternelles. Ce sombre épilogue n'empêchera pas William de vouer un souvenir intense et enthousiaste aux jolies maisons blanches près desquelles il s'est reposé. Et quand, trois ou quatre ans plus tard il commencera à dessiner, son premier croquis en plein air sera de cet aimable coin de paysage dont le charme n'a cessé de le hanter, embellie encore par sa précoce imagination toujours en éveil.

C'est en effet dès ses années d'enfance qu'il se sent pris du désir de reproduire les formes. Il faut voir à l'aide de quels moyens rudimentaires il le réalise tout d'abord. Pratique et économe, la mère de Barbotin ne veut lui acheter ni crayons ni papier : tout ça, c'est des amusettes de riches. Eh bien, William se fournira de crayons chez le voisin, au four banal, où il y a, tant qu'on en veut, du beau charbon qui marque. Son papier, ce sera le mur blanchi à la chaux qu'il trouve au long des chemins et même à l'intérieur de la maison paternelle. Voilà une série de fresques noires et blanches illustrant le logis du brave matelot Joseph Barbotin qui, loin d'apprécier ces fantaisies décoratives, les récompense par de copieuses taloches et pousse la rigueur jusqu'à les effacer impitoyablement. Pauvre William ! il commence déjà le calvaire des artistes. Pas moyen de jouir même tout un jour de ses chefs d'œuvre ! Heureusement il est d'esprit inventif et de dispositions acrobatiques. Sans perdre courage, il dresse des pyramides de chaises sur le lit ou sur la table, et stoïquement, malgré l'inconfortable de la position, il se met à barbouiller le plafond. Qu'on vienne donc toucher maintenant à ses bateaux grésés de toutes pièces, à ses profils de caricatures, à ses arbres au feuillage frisé où saillent des pommes plus grosses que celles de la Terre promise ! Le petit Barbotin passerait des journées entières à son exercice favori. Mais la vie est dure à la maison, le père pris de douleurs doit garder le lit pendant un an et il faut s'employer presque sans trêve aux dures besognes journalières. Tandis que la mère soigne son homme, William et sa sœur vont glaner le bois mort, dénicher les crabes aux creux des roches et pêcher, avec de l'eau à mi-corps, les boucs, les anguilles et les petits poissons. Le meunier, brave homme, fournit la farine d'orge. Cette détresse a mis un peu de plomb dans la tête du petit artiste. Il n'oublie plus le chemin de l'école. Et même par son intelligence autant que par son cœur à l'ouvrage ; il est arrivé à intéresser tout spécialement l'instituteur. A seize ans, il se présente aux examens pour l'école normale primaire. On prend dix candidats et il est le onzième ! Le pauvre garçon se désespère. Comme il a tort ! Car c'est cet échec qui va décider de sa brillante carrière artistique. La destinée a en effet de ces ironies étranges qui font que le malheur d'aujourd'hui sera souvent béni de nous plus tard, pour nous avoir ouvert de magnifiques lendemains.

Pour se consoler, le fils de Joseph Barbotin se remet au dessin avec ardeur. Il ne se contente plus maintenant de ses charbonnages furtivement élaborés sur les murs. Déjà sur les conseils de l'instituteur, il a travaillé sérieusement le crayon, le fusain, l'aquarelle surtout le dessin à la plume où il excelle. Ce genre d'exercice lui donne le goût du trait fin et patient, de la facture poussée et consciencieuse, du modelé et de la couleur obtenus uniquement par les lignes : c'est lui qui le conduira plus tard à la gravure. Mais il n'a pas renoncé à ses larges pochades sur les murailles. Celles de la mairie d'Ars en sont couvertes. Heureux pays où la dignité municipale ne s'offense pas de pareilles familiarités ! Au contraire, toute la population, maire et adjoint en tête, se plaît à admirer et à célébrer les compositions murales de William : « Oll'est ben ressembiant, pour le sûr. - M'est avit, bounes gens ». On est même si fier de cette galerie improvisée qu'on la montre au préfet du département qui vient présider le conseil de révision. Et le préfet admire, lui aussi, et prédit un grand avenir au jeune dessinateur. Ainsi jadis Giotto s'était vu prophétiser sa gloire d'après l'image de ses chèvres modestement tracée sur le sable. Le préfet a déclaré : « Il faut montrer ça à M. Bouguereau ». Car Bouguereau, rochelais de naissance et de cœur, à l'habitude de venir passer quelques jours à l'île de Ré, lors de ses fréquents séjours dans son pays d'origine. Mais en attendant l'arrivée du maître, il est décidé que William ira travailler à l'école de dessin de La Rochelle. Avec quelle joie il apprend qu'il peut faire maintenant des bonshommes à la journée ! M. Boutet d'abord, puis Bouguereau lui donnent des conseils, s'étonnent de la sûreté de son dessin, de son profond sentiment de l'art, de l'extraordinaire rapidité de ses progrès. Le second l'autorise même à copier quelques-unes de ses peintures, et il s'extasie devant la pureté et la science du rendu. C'est sur son conseil que Barbotin passe ses examens d'instituteur afin de pouvoir, grâce à une modeste rétribution, poursuivre avec plus de sécurité et de profit ses études de peinture. Courageux, brûlant de réussir, notre débutant ne se rebute pas devant un programme d'avenir qui ne lui laissera que de bien rares loisirs entre les exigences du pinceau et celles des participes. Nommé suppléant à Paris, il y débarque, un beau matin de novembre, avec la belle foi de ses dix-neuf ans.

L'arrivée de Barbotin à Paris laisse bien loin derrière elle celle pourtant légendaire de d'Artagnan. Malgré l'âpre gelée qui transit les membres sous les habits, il est vêtu d'un léger costume d'alpaga. Il est vrai que son ami le brave docteur Meyer lui a fait don d'un immense pardessus qui développe deux mètres : il pourra y envelopper chaudement sa misère. De son île, il rapporte un volumineux paquet étrangement grouillant ce sont quatre milles escargots, des lumas », comme on dit au pays, qui lui assureront au moins sa nourriture pour un certain temps. Un compatriote boulanger lui loue une chambre minuscule au sixième, dans la maison même du bal Bullier. Et Barbotin y installe ses meubles car il a un mobilier bien à lui qui se

compose d'un lit, d'une chaise, d'une malle, d'un plat qui sert de cuvette et d'un couvert en fer-blanc. La malle lui sera particulièrement précieuse, car il s'en couvrira durant les nuits d'hiver pour se préserver du froid. Ça n'empêchera pas les draps de geler sous son menton. Mais qu'importe ! Le petit provincial se réchauffe avec son espoir infini, et tandis que les lumas avec lesquels il a tapissé la chambre attendent dans l'engourdissement l'heure funeste d'être détachés du mur pour apaiser la faim de leur compagnon, tandis que retentissent les flonflons de ce Bullier pour lequel il ne pourra, durant tout un an, s'offrir une seule entrée, William Barbotin, recroquevillé dans son petit lit, fait en souriant des rêves de gloire.

Rien ne l'abat, et il n'a pas le temps de désespérer, car toutes ses heures sont occupées. Tout en faisant ses remplacements d'instituteur par huit, par dix jours, il va régulièrement à l'atelier Bouguereau. Simple et franc, gai et plein d'entrain, toujours une chanson aux lèvres, il plaît aux élèves autant qu'au maître. Lorsque le modèle est absent, Bouguereau demande souvent au solide enfant de l'île de Ré de lui poser un torse ou une jambe, et celui-ci profite de l'occasion pour demander au « patron quelques explications, quelques conseils. » Il va aussi chez Julian le matin, car on y peut plus facilement étudier le « morceau ». Le soir, il suit les cours des Gobelins et va ensuite à la bibliothèque Sainte-Geneviève où il y a tant à apprendre et où l'on a chaud. Puis, rentré dans la petite chambre glacée du boulanger, il travaille, il dessine encore. Mais voici venir des jours moins sombres. Barbotin nommé suppléant dans les écoles supérieures de la Ville va pouvoir mettre une pointe de rose dans sa dure existence. Maintenant, qu'il va le matin aux ateliers Julian, il se paie deux bonnes soupes chaudes aux Halles, deux et jamais moins, car l'unité est insuffisante pour les robustes appétits des gars de la côte. Cela lui permet d'attendre le déjeuner chez Bouguereau, frugal déjeuner composé des belles croûtes dorées qui remplissent le coffre à pain de la cuisine, la mie ayant servi aux élèves pour dessiner.

Enfin arrive la première commande. L'éditeur Baschet publie un ouvrage sur Bouguereau et Barbotin est chargé d'en faire les dessins à la plume, sous l'œil du maître. L'exécution est des plus réussies. Elle lui vaut non seulement les compliments de tous, mais quelques pièces d'or au joyeux tintement. Ô l'ivresse des premiers bénéficiaires de l'art ! Ce fut une vraie noce : L'illustrateur débutant s'offrit en compagnie d'un ami un balthazar de choix. On fit chauffer du champagne, on fuma des cigares d'une longueur imposante, et on alla terminer la fête au milieu des splendeurs du parc de Versailles. Mais le meilleur de l'affaire fut que Bouguereau vit dans ces bienheureux dessins de remarquables dispositions pour la gravure. Le concours de Rome était proche. En deux mois, Barbotin apprend presque seul le difficile maniement des outils du graveur. Il ne lui faut que quelques jours pour arriver à se servir de ce burin dont le travail exige tant d'attention, de soin et de patience que le mot burinage est passé dans notre langue pour désigner un labeur acharné. Hardiment il monte en loge ; il en sort avec un second prix de Rome. Il n'y eut pas, cette année-là, de premier prix. Au concours suivant, ce fut lui qui l'obtint. Il le partageait avec son vieux camarade Sulpis.

Rome, la villa Médicis, l'Italie avec les richesses de ses sites et de ses musées, Capri avec ses grottes où meurt le flot bleu, le Vésuve aux flancs noirs sous le ciel lumineux, quels trésors d'émotions vibrantes pour l'heureux lauréat, quelle mine inépuisable d'exquis souvenirs. William Barbotin n'oubliera jamais ces rayonnantes années de sa jeunesse. Plusieurs de ses impressions d'alors revivent en des toiles pleines de clarté, d'air et de sérénité paisible et rêveuse. Il a exécuté beaucoup d'études de ce genre, mais le plus grand nombre lui a été acheté presque aussitôt par des étrangers. Cela n'empêchait pas ses travaux d'ordre plus austère, plus officiel à la Villa Médicis, et il obtint pour ses envois deux prix de l'Institut. Mais dès que quelque répit s'offrait, il se mettait en route, allant demander à la vieille terre des Latins de belles teintes chaudes, des types de beauté nouveaux parmi les hommes et les choses, et, par dessus tout, l'exercice ardent d'une liberté artiste et vagabonde. A Capri où il était venu pour huit jours, il resta plus de quatre mois. Là, son héritage, ses goûts, son éducation se retrouvèrent. Il passait la plus grande partie de ses jours et de ses nuits avec les vieux pêcheurs, leur apprenant à pêcher le calmar avec une faucille, les réunissant le dimanche autour d'une poule au pot pour chanter les vieilles chansons du pays. Et le peintre s'extasiait devant la grâce brune et éclatante de vie des jeunes filles, souples descendantes de Graziella qui n'ont pas dégénéré. On eut dit que dès longtemps ce milieu lui était familier. Peut-être avait-il été habité à quelque époque lointaine par ses ancêtres, les libres errants de mer. Ah, Capri ! s'il n'avait été rappelé par le directeur de la villa Médicis, bien sûr William Barbotin serait encore.

Après avoir fait plusieurs ascensions du Vésuve, dont l'une faillit lui coûter la vie, il se décida enfin à abandonner le beau ciel auquel il devait de si douces heures et à passer en Suisse. Ce pays lui réservait

aussi de la joie . Car ce fut à Genève qu'il se maria avec la fille d'Élisée Reclus. Il a trouvé le bonheur domestique dans cette union avec une femme qui joint toutes les qualités de l'esprit . à celles du visage et qui lui a donné deux charmantes filles. Soutenu par elle dans sa lutte pour la vie et pour l'art, Barbotin poursuivit alors sa production féconde et incessante en gravure, en peinture et même en gravure de médailles. Depuis ce jour, sa vie est celle d'un travailleur et n' a guère d'autre histoire que celle de ses succès, de ses œuvres, de ses entreprises artistiques.

Depuis plus de vingt ans, William Barbotin envoie tous les ans au Salon des Artistes français des gravures à la pointe délicate et pure, aussi pleine de conscience . artistique que de fine distinction. Beaucoup de ses tailles-douces sont exécutées d'après ses peintures et ses dessins . Mais son talent souple et divers s'est aussi exercé victorieusement à reproduire par la gravure les maîtres les plus différents, apôtres de la ligne aussi bien que champions de la couleur. Son burin sait interpréter avec la même sincérité clairvoyante et respectueuse les grâces de Reynolds et des maîtres de l'école anglaise, la pureté naïve de Bernardino Luini et des Primitifs , l'exactitude minutieuse de Meissonier, le fougueux coloris de Delacroix. Et sa pénétration artistique est telle que l'on peut juger sur ses épreuves des différences de tempérament de ces peintres presque aussi facilement que devant leurs tableaux . Modelé, tonalités, lointains, tout s'y trouve. Peut-être cependant Barbotin a-t-il une préférence pour les œuvres de grâce, de clarté. de vie sereine et souriante. Il a pour les rendre des lignes d'une pureté infinie et des masses d'ombre pleines de légèreté et de transparence. Le trait ne pèse pas et s'enlève en clair, en conservant le flou voulu par le peintre. Nous pouvons le remarquer, par exemple, dans cette délicieuse Danse de Nymphes que Barbotin a gravée d'après Raphaël Collin. Comment ne pas parler aussi de la jolie série de petits portraits qu'il a exécutés au burin d'après ses dessins d'Élisée Reclus, Proud'hon, Bakounine, le poète-matelot Yann Nibor; l'amiral Ponty et combien d'autres sont saisis là dans l'extrême détail de leur physionomie aussi bien que dans son ensemble vivant et expressif. Barbotin n'a pas été moins bien inspiré dans ses gravures destinées à illustrer l'édition nationale de Victor Hugo. Enfin, il a tenté avec succès des essais de gravure en couleur. Les bonnes gens de chez nous, les marais salants du littoral charentais y revivent en des teintes sobres d'une harmonieuse clarté. Tant de laborieuse maestria a trouvé du reste les récompenses qu'elle méritait. Barbotin a obtenu toutes les médailles du Salon, il est membre du jury de gravure, vice-président de la Société des Artistes graveurs, inspecteur de l'enseignement du dessin dans les écoles de la Ville de Paris . Il a été fait, il y a deux ans, chevalier de la Légion d'Honneur.

Cet artiste aux multiples dispositions ne s'en tient pas à la gravure. Il continue à peindre régulièrement des toiles au dessin impeccable, au coloris discret sous lequel transparaît doucement la lumière. Qu'il y a d'émotion retenue et de reposante grandeur dans la série dispersée, hélas ! des études qu'il a consacrées à sa chère Italie! Dans ses scènes de notre vie régionale, dans ses types pittoresques, dans ses portraits, on ne trouve pas moins de sincérité, de simplicité, d'observation bienveillante et avisée. On pourra encore mieux juger que ces qualités sont siennes, lorsqu'il aura réalisé son rêve: raconter l'histoire de l'île de Ré en une série de tableaux. Ajoutez enfin que, véritable Maître-Jacques de l'art, Barbotin est encore graveur de médailles. Les médaillon, de son beau-père Élisée Reclus et de son ami le gouverneur des Colonies William Ponty suffisent à montrer quels dons il possède à cet égard. Et maintenant, si nous voulons caractériser notre artiste charentais d'après l'ensemble de son œuvre, disons qu'elle révèle avant tout chez lui un tempérament très français fait d'ordre, de clarté, de précision et de mesure . C'est éminemment un classique.

On sait que Barbotin pratique encore un autre art : la pêche . Comme il les aime, les étés à l'île de Ré, où la bande des amis fidèles hisse la voile . souque sur l'aviron ou lève le chalut sous la savante direction du patron William ! Quelle joie de retrouver les vieux pêcheurs, amis de son père, avec leurs rudes faces tannées, leurs minuscules anneaux d'or aux oreilles et leur brûle-gueule noir comme de la suie ! Vivent les journées de soleil où l'on navigue dans la brise et les soirs où l'on mange à grand appétit les chaudrées arrosées de vin clair et assaisonnées de chansons joyeuses ! Ah ! c'est que Barbotin est l'homme des amitiés cordiales et franches. Rien de commun entre ce matelot dont le cou sort libre et fort du tricot et les « chers maîtres » à la morgue pontifiante. Fils du peuple, il a pour le peuple une immense tendresse. Il rêve de l'instruire, de développer en lui le goût des arts et de la beauté. Et ce rêve a déjà reçu mieux qu'un commencement d'exécution, Barbotin a fondé à l'île de Ré un musée d'histoire régionale et d'éducation populaire que monsieur Combes a inauguré en 1903 Les étrangers y trouvent de curieux documents sur les mœurs locales; les humbles, les pêcheurs, les enfants des écoles viennent y épeler, devant la reproduction des chefs-d'œuvre, la langue difficile et hautaine du Beau . C'est là une idée grande et féconde que Barbotin sait rendre . pratique et efficace, car il se souvient des enthousiasmes et des difficultés de son

enfance , des luttes de sa jeunesse, des succès et des joies qui l'ont récompensé dans son âge mûr. Et il espère faire mieux encore dans cette voie généreuse de l'initiation artistique. Puisse donc ce régionaliste convaincu faire connaître et aimer de tous notre côte des Charentes avec ses falaises basses, ses anses sablonneuses, ses marais salants. Puisse ce pur et vaillant artiste qui n'a 'pas oublié le noble devoir de l'instituteur voir fructifier son idéal de fraternelle propagande. Qu 'il persévère donc, et la bonne parole de !'Art courra, volera allègrement à travers la foule, comme il courait jadis, avec ses petits sabots de moussaillon, le long de l'Océan aux perspectives infinies .

Louis SONOLET
(de Rochefort)

Texte paru dans la revue des deux Charentes en 1905